

*Parfois, à un moment donné de sa vie, on éprouve le besoin de faire exploser dans un récit au milieu d'autres des bouts de son existence, des détails, des faits insignifiants en apparence mais qui sont révélateurs de sentiments intimes, des histoires vécues ou que l'on s'est inventées, ainsi que des ambitions mégalomanes conservées secrètes par peur du ridicule, et des fiertés professionnelles ou citoyennes que l'on pensait n'intéresser personne. Cela m'est arrivé un jour de pluie. Sans raison, paresseusement, sans savoir vraiment ce que je voulais, je me suis mis à mettre par écrit de tels souvenirs apparemment sans importance mais qui étaient profondément incrustés dans ma mémoire. Mises bout à bout, enfilées l'une à l'autre, apparemment décousues, de telles évocations de fantasmes et de réalités finissent par cerner une personnalité mieux que n'aurait pu le faire un gros roman, même excellent. Ce sont de tels enchaînements qui constituent la trame de cette histoire dans laquelle certains personnages sont des sortes de zombies vivant dans une atmosphère vague. Cette manière de raconter répondra peut-être à l'attente des lecteurs qui se reconnaîtront dans les ressentis exprimés, dans les souvenirs singuliers d'une vie particulière mais qui peuvent être partagés ! Se laisseront-ils entraîner dans ce kaléidoscope d'anecdotes contenues dans ce récit ?*

Jean Cabanel

*Saint-Germain-en-Laye,  
février 2024*



# I

Sur la plage elle promenait la solitude de son corps. Hésitante. À quoi servait-elle ? Existait-elle seulement ? Pour qui ? Pour quoi ? À quoi cela lui était-il utile d'être belle ? devait-elle se demander.

Il faisait beau.

Il y avait aussi sur la plage une jeune noire fluette qui s'occupait de deux fillettes du coin qui jouaient à s'amuser sans se rendre compte de la décharge de beauté qu'elles dégageaient. Oui la beauté crée des décharges qui stupéfient. Surtout quand le temps beau et chaud favorise des visions bizarres, des apparitions même. La jeune noire bavardait avec ses protégées en accompagnant ses dires de gestes, de gestes... Comment dire ? De gestes de lutin. Voilà le mot : de gestes de lutin, et peut-être de lutine pour parler féministe.

Toutefois c'est l'image de la fille promenant sur la plage la solitude de son corps qui, il ne s'expliqua jamais pourquoi, s'ancra dans sa mémoire et le hanta tout au long de sa vie.

Bon, ça pourrait être le début aussi bien que la fin d'un roman mais je préfère à mon âge les histoires à la dérive faites de confidences, d'images qui s'effacent à peine formées du cerveau lorsque l'on ferme les yeux et que le soleil irradie les paupières de lueurs rougissantes. Je suis aussi friand des anecdotes qui reviennent à l'esprit par hasard et que je ne peux jamais

m'empêcher de rapporter même si, je le soupçonne, elles n'intéressent guère de monde, surtout pas les lecteurs boulimiques, les seuls qui finalement comptent en littérature car ce sont eux qui achètent le plus de bouquins. J'entends les livres qui ne servent qu'à rêvasser, je ne parle évidemment pas des ouvrages techniques et pédagogiques qui sont indispensables aux menuisiers, aux comptables et aux écoliers.

Le problème sur cette plage si la femme qui promenait la solitude de son corps disparaissait, c'est que les deux jeunettes qui resteraient ne l'intéressaient pas, pas plus que la lutine noire pourtant si gracieuse qui s'occupait d'elles. Qu'en faire dans un roman qui devait dans son esprit être couronné au moins par le Goncourt ?

Il se refusait aussi de les faire entrer dans une histoire affreuse pleine de rebondissements bien sanguinolents, d'autant plus que les femmes en général ne se servent pas d'un couteau pour supprimer une rivale ou un amant. Non, elles empoisonnent ce qui n'est pas très intéressant dramatiquement parlant, car même si on écrit, au fond pour ne rien dire, il faut quand même un peu de crédibilité pour être lu. Voyez, je dévoile le caractère terriblement ambitieux du personnage : avoir des lecteurs par milliers, rouler dans une Rolls-Royce rutilante sur une route de la Côte d'Azur, de la vraie Côte d'Azur, celle des années 1935 que nous montrent les photos et les gravures parues dans les numéros de *L'Illustration*. *L'Illustration* la sublime revue de la France douce et belle, éditée à partir de 1843 pour les gens parlant notre langue qui s'intéressaient à l'art du monde entier et de toutes les époques, qui fit découvrir à un tas de lecteurs dès 1900 des œuvres d'art grâce à des reproductions en couleur d'une qualité rarement égalée. Ses numéros étaient admirés partout, même

par les très, très riches américains habitant les « mensions » près de Newport. Parfaitement, j'en témoigne car j'ai vu un exemplaire de cette revue étalé sur le bureau d'une des demeures que j'ai visitées. Ils lisaient *L'Illustration* en toute quiétude, assis dans des fauteuils en osier confortables tout en contemplant l'océan, dorlotés respectueusement par une domesticité bienveillante bien que, dit-on, relativement mal payée. Mais cette illustre revue était surtout lue assidûment par de braves Français moyens ayant de chiches revenus mais qui étaient cultivés, genre professeurs, instituteurs ou chefs de bureau de ministère ; ils étaient installés eux aussi dans des fauteuils en osier, non pas au bord de l'océan mais à l'ombre des lilas et des troènes de leur jardin, de celle de la treille ou de la glycine qui couvrait leur terrasse. Les splendides gravures, les reproductions de photos en noir et blanc puis en couleur parues dans *L'Illustration* leur firent connaître précisément les découvertes techniques et géographiques, les événements politiques comme les soulèvements de la Commune au cours desquels, d'ailleurs, sont intervenus à visage découvert des membres de loges franc-maçonniques pour apaiser les tensions entre les adversaires dans un numéro datant de 1871 ; la peinture moderne dès le numéro du 20 mars 1897 dans lequel il est question d'Auguste Renoir, Gustave Caillebotte, Edgar Degas, Claude Monet, puis celui du 4 novembre 1905 dans lequel sont évoqués Paul Cézanne, Henri Rousseau, Henri Matisse, Georges Rouault, Jean Edouard Vuillard... ; et même l'art des jardins dans un numéro spécial du 28 mai 1932, sans oublier les planches de dessins de paysages proprement dits régulièrement publiées dans la revue.

Au lieu d'évoquer ce passé définitivement révolu, il aurait pu imaginer une histoire scabreuse de cocues – vous remarquez

le « ues » à la fin du mot car il faut bien suivre l'évolution des mœurs. Cette histoire ne serait pas dramatique, encore moins tragique mais rigolote comme savent le faire encore les auteurs de pièces de boulevard au détriment des pauvres types de maris trompés. Ah les cocus, ah les grues roucoulantes ! Ouais, les histoires de cocus sont la preuve irréfutable de l'absolue supériorité culturelle de la France sur toutes les autres nations où les aventures amoureuses irrégulières se terminent dans le sang, au milieu de cris épouvantables, des démembrements de corps complexes qui compliquent la tâche des fonctionnaires de police dans leurs enquêtes. Bon, on est en droit de se demander si dans des couples de femmes légitimement mariées entre elles comme elles sont autorisées à le faire à présent par la loi dûment encadrée par les inévitables textes règlementaires qui vont avec, les histoires distrayantes de cocufiage seront encore possibles. Grave, très grave question !

Finalement les filles et celle qui promenait la solitude de son corps ayant toutes quitté le rivage, il se retrouva seul au bord de la plage. Une autre histoire, tragique celle-ci, s'esquissa dans l'esprit de notre personnage qui rêvait de ne connaître qu'une seule femme tout au long de sa vie, qui excluait tout butinage en dehors des liens sacrés du mariage : c'était un monogame structurel qui refusait de s'abandonner au moindre péché de chair même véniel, y compris dans un moment de douloureuse pulsion. Par sainteté ? Voire, car par charité chrétienne il aurait dû justement profiter de ses états d'excitation pour donner un moment de plaisir à la vieille fille plutôt moche de ses connaissances qui n'attendait que cela. En fait son attitude était dictée par un lâche refus des complications (maladies

vénériennes, constats de police...) qu'auraient pu entraîner des aventures pourtant tout bien considéré guère coupables.

Vous allez me dire qu'on est à une époque de satisfaction expresse des pulsions. Bing, bing vite fait grâce à la protection de la pilule et du caoutchouc. C'est techniquement satisfaisant, décontractant mais primaire, mais frustrant pour un homme raffiné tel que lui, avide d'imprégner dans son être le plus profond les sortilèges de douceurs que procurent une voix féminine, les gestes malhabiles de tendresse d'une jeune fille qui caresse votre bras, des baisers déposés juste là où ils étaient espérés. Et les sourires de ravissement, de joie, de gratitude de votre partenaire quand vous l'avez comblée, qui vous rendent heureux à jamais. Lui c'est ce qu'il aimait, il recherchait sans cesse des sensations amoureuses d'une qualité absolue. Belle attitude mais parfois difficile à atteindre. Ce sont de telles divagations qui constituent le ressort de ce bouquin improbable qui est censé enchante le lecteur si du moins la paresse n'empêche pas l'auteur d'achever son récit.



## II

Quai du métro parisien. Sur un banc de bois d'origine étroit et mal commode, expressément conçu ainsi pour éviter que les miséreux ne s'y installent durablement, reposait un couple endormi. Les deux corps étaient comme incrustés l'un dans l'autre sans pourtant se toucher. C'était prude comme une statue d'église en plâtre peinte. Lui avait les cheveux gominés, plats et luisants. Ceux de la femme étaient raides, en désordre, d'une propreté douteuse. L'ensemble entrelacé formait une épure parfaite. Leur sommeil était profond comme s'ils s'étaient jetés là après un effort épuisant. Une fuite ? Une errance interminable à la recherche d'un endroit où nicher, de quelques sous pour s'alimenter, d'un lit même rude pour s'étreindre ? Formaient-ils un duo de chanteurs des rues, ou de danseurs de music-hall sans engagement ? Avaient-ils été expulsés de leur logement par un méchant propriétaire ? Énigme.

À l'autre bout du quai, deux clochards devisaient gravement sur l'avenir du monde :

— Évidemment tu ne t'intéresses pas, toi, à nos puits de pétrole du Sahara. Tu te fiches de tout, pauvre ahuri, disait l'énervé.

— Beuh, beuh, beuh, « borborygmait » celui des deux qui acceptait le caractère dominant de son copain.

« Au secours, que faire ? » se dit-il après avoir entendu un tel dialogue porteur d'un questionnement mondial.

En fait, il aurait voulu être comme Hoffmann, qui racontait dans son ivresse ses histoires d'amour fictives tantôt avec une femme artificielle créée par un faiseur d'automates, tantôt avec une chanteuse sublime mais trop fragile, parfois avec une cocotte de luxe.

Il se disait qu'il aurait dû profiter des occasions qui se présentaient à lui dans son quotidien. Et elles ne manquaient pas car il était entouré de filles classiquement belles, des « énarques » bien proprettes, toujours prêtes à rebondir sur n'importe quel sujet, alors que lui, ce qui l'intéressait, ce n'était pas leur intelligence, ce qui le troublait c'était leur art de faire crisser leurs collants jambe contre jambe, pour peu qu'elles en portassent sous leurs jupes. Ah les crissements des collants sous les jupes !!! Son rêve avait toujours été de visiter les corps de tels êtres sophistiqués engoncés, imaginait-il, dans des atours pleins de complications avec des boutons, des élastiques, des fermetures éclair qui se coïncent. Se débattre avec ces choses au milieu de tant de jupons !!! Aïe, aïaïa ! Bon il ne savait pas pourquoi mais il éprouvait une jouissance inexplicable à entendre ces frottements de collants. C'est ainsi qu'il menait une vie vide de désirs concrètement assouvis. Pour combler sa solitude il faisait collection de films d'amour, pas porno, non, des films pleins de beaux sentiments et de baisers délicats comme ceux qu'*Amélie Poulin* demande à son amoureux de poser, ici, sur ses joues, là, au creux de son cou, là encore, sur et sous le lobe de ses oreilles, mais aussi tout autour de la bouche.

Être pétri de contradictions, il regrettait aussi de n'avoir pas le profil voulu pour être capable de séduire une aventurière, une chanteuse de rue par exemple. Il s'en voulait de s'être résigné de n'être qu'un fonctionnaire comme son papa qui était receveur